

Entre mangrove et chiens ou l'autre langue d'Aimé Césaire

Esther Tellermann

Intervention faite à Fort-de-France le 25 février 1996 à l'occasion
du séminaire d'été, lors de la soirée d'ouverture
consacrée à identification et poésie.

Le *moi-algue, moi-lamelle* du recueil de 1982 *Moi, laminaire...*¹, fait-il écho au « *moi-créole, moi martiniquais, moi antillais* » du *Cahier d'un retour au pays natal* de 1939² ?

Aux deux extrémités du parcours poétique d'Aimé Césaire, dans sa formidable volonté tenue sur plus de quarante ans, d'infléchir la langue française, de lui donner le rythme, les accents d'un Ailleurs ?

Car un seul livre (et peut-être s'agit-il d'un seul livre que les sept recueils publiés) peut s'opposer au désastre, aller « de l'autre côté du désastre », d'une terre, d'un exil, d'un sujet écartelé entre trois cultures : la française, l'antillaise – et l'autre.

L'autre culture, tue, à rejoindre – l'Africaine, celle des origines Bambara est ce qui peut selon l'expression d'Aimé Césaire « *plier la langue française* », la porter à ce maximum d'écart avec elle-même, qui lui ferait parler, une autre langue.

Où le poète lie, pratique poétique et quête d'identité, infiniment reprise. Pratique qui installe au « *cœur de soi et du monde* » la recherche d'un « *moi-nègre* » à travers

« (...) un homme-juif
un homme cafre
un homme-hindou-de-Calcutta
un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas »

« *L'homme-famine, l'homme insulte, l'homme-torture (...)* »³, ailleurs de l'Europe. Mais la recherche d'une identité, le projet de donner une langue « à qui n'a ni langue véritable, ni religion, ni histoire » est le projet de tout poème, Aimé Césaire le sait, qui bâtit sur des cendres.

Difficile à entendre pour une langue aussi riche, gonflée de mots rares et de néologismes, où l'obsession de la putréfaction est à la dimension du lexique et du monde qu'elle décompose et reconstruit.

Ainsi en est-il du *Cahier d'un retour au pays natal* qui éblouit André Breton, dont la violence est tenue sur le bord d'une implosion telle, qu'elle peut provoquer l'oubli. Oui, peut-être, en 1996, la violence du *Cahier d'un retour au pays natal* provoque encore l'oubli – d'un Intolérable. Intolérable des traumas imposés par l'histoire, que fait subir Aimé Césaire à la langue elle-même, dans « *le déclenchement soudain des cataclysmes intérieurs* », « *aux confins vécus du rêve et du réel, du jour et de la nuit, entre absence et présence* ».

Car le poète sait déclencher à l'instar des mages « *un monde enchanté* », « *un monde de monstres* », « *un monde de puissances, que je somme, que j'invoque et que je convoque* », – revanche sur notre impuissance – celle d'être soumis à l'histoire et au langage, que Césaire plus qu'un autre veut détourner, cernant au plus près dans l'exacerbation de ses rythmes et de son lexique « *le mot manquant au texte de monde* »⁴.

Comment la langue de Césaire devient-elle autre? Comment devient-elle cette autre langue où le poète cherche le synchronisme antillais, l'héritage africain, joue des associations sonores, installe le « *cœur de soi et du monde* » dans l'étrangeté radicale de ses métaphores ? Aimé Césaire fait-il contre trois siècles d'aliénation coloniale, un français antillais révélant « *le moi-nègre* », les origines bambaras ?

Ou bien – après Arthur Rimbaud – fait-il de la langue le lieu d'une transgression, celle de toute poésie, éloignée des règles qui régissent la syntaxe, du carcan de la ponctuation, de la capacité que nous lui prêtons, à dire.

Travailleur du mot qu'il proprement force, fait matière à forger, laminer, transformer selon l'alchimie rimbaldienne, pour qui déjà l'habitude de « *l'hallucination simple* » fut combat, héritier de ce premier nègre de la poésie française, Arthur Rimbaud, qui dut fuir l'impossible terre que le poème lui fit rejoindre, pour en avoir poussé au plus loin la manipulation, Aimé Césaire, autre nègre d'une langue blanche, qu'un autre avait déjà voulu noircir, Isidore Ducasse Comte de Lautréamont, invente un retour au pays natal, dont les prédécesseurs avaient refusé la notion même. Aimé Césaire, déjeté et ancré dans la langue française, réalisera son retour, son engagement que le *Cahier* dans sa violence proprement – barre. Pays natal « *arpenté nuit et jour d'un soleil vénérien* ». Antilles vérolées dont la prose poétique de Césaire dans le jaillissement de ses énumérations dit la séduction terrifiante, le supplice :

« (...) les *puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime, les coltis infranchissables de préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions – l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions,*

les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence »⁵

C'est l'effroi de la Chose sans nom que le poète dévoile, dans une langue en excès qui ouvre infiniment la vision sur ce qui doit rester caché : où le Beau rejoint le cru, l'obscène de la Barbarie : étron, entrailles, appendices dégoutants, homme-pogrom, chiots, mendigots, mot :

« assez vaste pour vous contenir et toi terre tendue terre saoule
terre grand sexe levée vers le soleil
grand délire de la mentule de Dieu
terre sauvage montée des resserres de la terre
avec dans la bouche une touffe de cécropies ».

Mot-rythme, faisant apparaître et disparaître cette limite du tragique où Lacan place le Beau : « point où la Chose insaisissable nous verse son euthanasie. » Point inscrit dans l'instant du poème où le sujet, entre absence et présence, rencontre l'effraction du réel.

Dans l'instant de l'incantation – de l'évocation – de l'apostrophe – de l'interpellation d'un Dieu – d'une Négritude à rejoindre – d'une origine, à jamais dérobée. Instant tenu et prolongé dans la prose poétique du *Cahier* qui invoque et convoque à l'instar des prophéties, des textes sacrés, lie dans le verset ce que trois siècles d'esclavage et de colonisation ont voulu taire : la langue du négrier, du « trauma », conquise entre

« joyeuses puanteurs
et chants de boue ».
menée « aux portes de la négraille ».

Avec Lautréamont, avec sa barbarie, affublant la langue des académiciens de « *chansons obscènes* », lassant la patience du missionnaire. Posant dans l'inter-texte à venir les mots : pongo – babouins – tam-tam – zinnias – pirogue – lambi. Avec le néologisme, le mot rare, aux limites d'un impossible, lisible et opaque.

Ou bien – parce que le poème est revanche sur le nègre « qui essayait de se faire petit sur un banc de tramway », le nègre « moi-misère », qui appartient à l'image, sans être. A l'image haie et chérie, qui pourrait, dans sa rémanence, engendrer le mutisme, « l'âme-couchée », mais sur quoi le poète bâtit « ses cruautés-cannibales ».

Avec identification et fusion à « la race rongée de macules »
« sa reine de crachats et de lèpres »
ses « îles miettes »
îles informes ».

Avec identification et fusion à l'esclave fustigé, autour de quoi se construit « un enfer de débris » dressé contre l'Europe, la grande ordalie noire.

Qu'est devenu ce cri du « moi-nègre » dans le *Moi, laminaire...* de 1982 après le retour, après l'ancrage ? Le moi-algue, accroché à ses roches, citoyen, ou militant, homme politique, qui est venu, a parlé, est devenu le mot « Congo », le mot « *likouala, likouala* », le son

« à charmer les serpents
à conjurer les morts » ?

Qu'est devenue la terre à rejoindre. Antilles brûlées, brûlantes, rêvées dans l'harmonie des épousailles ? Alors que le poète est devenu père

admiré, en défaut, en qui les fils n'ont pas assez reconnu le créole, ont vu l'oubli de la Caraïbe ?

Le texte de 1982 est-il resté comme le voulait Rimbaud « *hideux feuillet* », « *cahiers de damnés* » ? La langue est-elle toujours portée à cette hauteur de métissage, dans le multiple de sa polyphonie et de ses références, de la Bible aux restes des cultes vaudous. Le poète a-t-il forcé la « *membrane vitelline qui le sépare de lui-même* ? » Que reste-t-il des promesses des sources pour ce prêtre, ce chaman qui selon les expressions de Rimbaud « *fixa les vertiges* », « *conjura l'informe* » devint son « *père fabuleux* » par le blasphème ?

Les titres du *Moi, laminaire...* fixent désormais le poème dans le temps, « *entre soleil et ombre, entre montagne et mangrove, entre chiens et loups* », dans le calendrier des saisons et des morts, dans le dérisoire de « *quelques fantasmes et de quelques fantômes* ».

Un rythme « *claudiquant et binaire* » peut succéder à l'ampleur du verset sans que la langue perde de sa luxuriance, mais plus apaisée de ne plus dire « *les matins épileptiques ; le blanc embrasement des sables abyssaux* ».

Le sujet s'affirme désormais dans la reconnaissance de son clivage, de « *ce vouloir obscur* » avec quoi il faut composer. Avec obligation des silences « *d'une version de paradis absolument ratée* ».

Où les abysses deviennent nuages sous l'effet des « *pressions atmosphériques et historiques* » ; mais où demeure le culte du mot rare : auscute – bathyale – phasmes – drèches – bagasses – quisciales – convertis en feuillage. Feuillages convertis en mots.

Martinique désormais vue et possédée en paysages. Paysages pensés par le poème, dans la complexité d'un dehors opaque, « *aux confins des mangroves amères* »⁸. Et ne se sont pas tus, le cri ancestral, la longue malédiction, les monstres, les chiens.

Mais pris dans ce « je » qui marche « *suffoquant d'enfances* ». Et l'instant du poème qui garde ses pouvoirs de créer :

« *l'espace entier et toute la mémoire reconquise* » mais dans la force maintenant d'un vers plus court – comme « *détonations* » – comme « *coups au cœur* » – comme « *aperçus* » dans la fulgurance de ce qui surgit et se dérobe :

« (...) *les négritudes obstinées*
les fidélités fraternelles
la nostalgie fertile
la réhabilitation de délires très anciens ».⁹

Mais en hommage à tous « *les chercheurs de silex* », « *aux ravisseurs du mot* », « *aux organisateurs de désordre* ». Car le poète est trop humain pour ne pas reconnaître « *sa condition-mangrove* », trop poète pour ne pas laisser ouvert le lieu de l'Inhumain, des chiens. Car les mots sont ressentiments mais aussi « *capteurs solaires de désirs* » : le mot : « *oiseau-tonnerre* », le mot : « *dragon-du-lac* », le mot : « *strix* », le mot : « *lémure* », le mot : « *touaou* ». Matière sonore que Césaire, sur plus de quarante ans martèle – dans un lexique si riche et précis qu'il joue de notre ignorance, éloigne infiniment le son du sens, pour en faire résonner l'étrange. Mot mallarméen et mot-épave qui insiste dans sa dérélition à cerner « *chaque point d'eau* ».

Ainsi le poème d'Aimé Césaire en 1982 est-il poème dans sa plus juste acception : architecture

contre le désastre, contre « *la torpeur à manœuvrer* », « *la démangeaison de soi-même* », contre « *l'hégémonie du brouillard* », « *la cendre des vies entr'aperçues* », « *un ordinaire de mouches* ».

Poème destinataire d'un je « *rejeté-forjeté* ». Rejeté-forjeté par les fils qui n'ont pas reconnu que le vers, quand bien même il emprunte le style haut de l'invective et de l'épopée énonce aussi sa condition même. Toute véritable poésie est mot pour le mot. Luxuriante et barbare – ou bâtie
« *avec des bouts de ficelles*
avec des rognures de bois
avec de tout tous les morceaux bas
avec les coups bas ».¹⁰

Aux temps de la haine et de la réconciliation succèdent « *cette grande balafre à mon ventre* », « *la parole des ressauts* ».

Mais si, comme le pensait Mallarmé, le vers « *philosophiquement rémunère le défaut des langues* », il touche à l'être. Finis les temps sacrés où était donné au poème le pouvoir des cosmogonies. Reste une syntaxe éclatée, l'assonance et la dissonance de Césaire, éclatantes et baroques, cachant et révélant « *le penser nu* ». Reste la transmission, « *dans la foutaise solaire* », le gâchis, « *puisque l'énergie des cendres est toujours là* ».

Puisque le poète continue de bâtir entre chiens et mangroves, entre « *colère des peuples débouchée des dieux* » et « *frais flux de sèves* ».

Puisque le mot continue de dresser sa puissance, « *son drapeau de rage et de renouveau* ».

Puisque demeure vivace le désir d'imposer à la langue française, des secousses à la mesure des soubassements telluriques, de « *la torpeur de l'histoire* ».

Puisqu'est si tenace, ce moi-laminaire, algue ancrée entre rochers et volcans, avec comme destinataires Fanon, Miguel Angel Asturias, Wifredo Lam, autres « *batteurs de silex* », « *brise-hache* », autres sorciers, chamans, récitant de macumbas.

Et ceux qui avec la même puissance qu'Aimé Césaire, arrachent au français les mots les plus sonores, les plus enfouis, les « *ouvrant à l'infini jusqu'à l'œil de l'absolu* ».¹¹

C'est cette langue tissée entre le désir du retour et l'ancrage, du *Cahier d'un retour au pays natal*, au *Moi-laminaire...* qui veut lever l'aliénation d'un peuple et son silence.

Pour avoir fissuré de l'intérieur la langue des maîtres, l'avoir portée à une polysémie que peu de poètes atteignent, faire perdurer en elle la transgression, à force d'explorer son infini, de l'exténuer, jusqu'à ce qu'elle nomme enfin le trauma.

La langue française est bien, dans ce parcours poétique radical et sans concession d'Aimé Césaire, traversée d'une autre langue, l'autre langue érigée dans le mot-monstre, le mot murène qui fait vaciller toute identité et l'atteste. □

- 1 *Moi, laminaire...*, *La Poésie*, Aimé Césaire, éd. Seuil, 1994
- 2 *Cahier d'un retour au pays natal*, *La Poésie*, *op. cit.*
- 3 *op. cit.*, p. 19
- 4 Séminaire l'Identification, J. Lacan, inédit
- 5 *La Poésie*, éd. Seuil, p. 13
- 6 *op. cit.*, p. 20
- 7 *op. cit.*, p. 385
- 8 *op. cit.*, p. 390
- 9 *op. cit.*, p. 391
- 10 *op. cit.*, p. 410
- 11 *Thomas l'obscur*, M. Blanchot, Éd. Gallimard, 1950.